

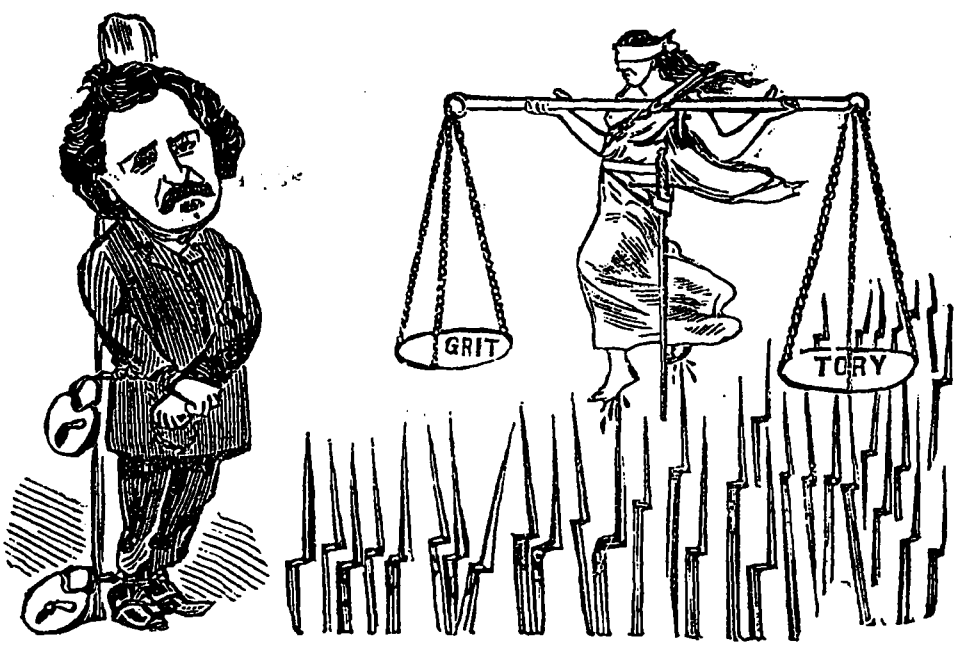


BERTHELOT & Cie | Abonnements : | Le No. UN Cent | Bureaux : | **H. BERTHELOT**
 Editeurs-Propriétaires. | Un an..... \$0.50 | 35 St. Gabriel. | Rédacteur-en-chef.

LE PREMIER TABLEAU
VIN DE QUININE
 DE CAMPBELL
 ET CONTRE LES FIEVRES
 LE GRAND TONIC RENFORCISSANT LE JOUR

FEUILLETON de CANARD
LE SIRE DE LUSTUPIN
 Par ERNEST CAPENDU
 (Suite)

— Et pourquoi nos amis ne sont-ils pas là aussi. Parler de convoquer les États-généraux ! Mais c'est un crime de lèse-majesté c'est déclarer mauvais les actes futurs de la princesse Louise et du dauphin, et vouloir les faire juger !
 Le président fit un signe affirmatif :
 — Do qui vient cette idée ?
 — Des Bourbons, monseigneur ! — répondit le baron de Céranon.
 — Tu es sûr ?
 — Oui.
 — En as-tu les preuves ?
 — Je les aurai.
 — Qui accuses-tu principalement ?
 — Antoine de Bourbon.
 Le duc étendit le bras avec un geste de menace.
 — Par Notre-Dame ! — dit-il, — ces gens, qui veulent lutter contre moi, ne savent-ils pas que j'ai une main de fer pour écraser mes ennemis ! Par le sang-Dieu ! si pour demeurer les maîtres et maintenir la gloire du dauphin François il faut que la mort frappe ces gens, je les combattrai face à face, et, tout prince du sang qu'ils soient, ils n'échapperont pas à ma colère !
 — Monseigneur, — dit Céranon, — la convocation de États-généraux ne saurait avoir lieu.
 — Le roi n'y consentirait pas ! — dit froidement le président.
 — Mais monseigneur a raison... Il faut que ces gens meurent, car ils seront nos ennemis jusqu'à leur dernier soupir. Puis il y a une influence que je redoute.



AU NORD-OUEST

Position embarrassée de la justice qui est obligée de s'appuyer sur des baïonnettes pour atteindre Riel.

Le duc regarda le président.
 — Quelle influence ? — demanda-t-il.
 — Celle d'une femme dont on ne se défie pas assez !
 — Quelle femme ?
 — La princesse Louise.
 — La princesse Louise de Savoie ?
 — Oui.
 Le duc lança un regard rapide sur Céranon.
 — Oh ! — dit le président, — nous pouvons parler devant le baron. Cette pensée touchant la princesse vient de lui.
 — Comment ? — dit le duc en s'asseyant.
 Duprat se plaça près de lui.
 — Parle ! — dit-il au secrétaire.
 — Monseigneur sait que je lui avais dévoué corps et âme ! — dit Céranon.
 — Oui, — dit le duc. — Tu m'as, depuis plusieurs années, donné de grandes preuves d'attachement, et j'ai confiance en toi.
 — Le premier devoir d'un serviteur fidèle, — poursuivit le maître des requêtes, — est de prévoir les dangers à venir afin d'en préserver le maître.
 La puissance de monseigneur est grande, sa gloire est universelle et ses mains redoutables soutiendraient la couronne sur la tête du roi. Mais Sa Majesté Louis XII est atteinte d'une maladie mortelle.
 — C'est vrai ! — dit le duc. — Hier encore je trouvais que le roi avait mauvais mine, et la reine Marie était de mon avis.
 — Si le roi mourait demain... — dit Céranon d'une voix grave.
 Le duc regarda le président.
 — La puissance serait entre les mains de la princesse Louise, — poursuivit Céranon, — car le dauphin François est bien jeune encore... il est sous l'influence de sa mère et de madame de Châteaubriant.
 — Incontestablement ! — dit le duc.
 — Et, — reprit Céranon, — qui sait si le dauphin, devenu roi, ne se fera pas l'ami des Bourbons.
 — Ensuite, — dit le duc en regardant fixement Céranon.
 — Ensuite ?
 — En prévision de ce qui peut survenir, — continua le secrétaire, — j'ai dû m'efforcer de devenir ce que pouvait penser la princesse Louise, qui sera reine mère.
 — Et tu as deviné ?
 — Pas encore complètement, mais je crois avoir des indices...
 — Qui prouveraient ?
 — Que la princesse Louise de Savoie serait disposée à s'allier au duc de Bourbon.
 — Es-ce pour cela qu'il vient à Paris ?
 — Pour être !
 — Alors, il ne faut pas qu'il y demeure !
 — Il n'y demeura pas ! — dit le président, — et lors même qu'il y demeurerait, il ne saurait s'entendre avec la princesse Louise.
 — Pourquoi ? — demanda le duc avec un peu d'étonnement.
 Le président se rapprocha du duc.
 — Monseigneur, — dit-il, — ne vous rappelez-vous pas que, dans les premiers jours qui ont suivi la mort de la reine Anne, — la princesse Louise a écrit au roi pour lui deman-

der de punir de mort Pierre de Rohan, maréchal de Gie, — en le déclarant coupable du crime de lèse-majesté.
 — Oui, — dit le duc.
 — Dans cette missive, que j'ai eu le plaisir de lire, elle nommait, comme ceux qu'elle redoutait le plus, les Bourbons.
 — Oui, — dit le duc.
 — Cette lettre, — poursuivit le président, — dit que Pierre de Rohan a conspiré contre le roi Louis XII. et qu'il a pour complice le prince de Bourbon. — le favori duquel il agit. Voici la phrase :
 Le président souligna avec l'ongle la phrase qu'il venait de lire.
 — Cette lettre, monseigneur, — ajouta-t-il en changeant de ton, — est jusqu'ici, par mes soins, demeurée secrète.
 Le prince de Bourbon arrive pour s'efforcer de s'allier à la reine.
 Qu'il assiste au premier conseil : je je lirai publiquement la lettre écrite par la princesse. Croyez-vous qu'après cela une alliance soit possible entre les Bourbons et la princesse Louise ?
 Le duc avait écouté attentivement, et sa physionomie énergique et intelligente s'était éclairée soudainement.
 — Duprat, — dit-il au président, — tu es un grand politicien, et tu sais que j'ai mis en toi toute ma confiance.
 — Elle est bien placée, monseigneur, — dit Céranon, — continuer à en faire. Monseigneur le duc a l'épée terrible qui flamboie glorieusement et qui assure la victoire, et M. le président a la sagesse qui sait gouverner. Le trône de France sera inébranlable tant que vous serez là pour le soutenir.

XXV
LE CONSEIL.
 — Il y a conseil aujourd'hui ! — dit le duc à Duprat. — Prenez ces lettres, et que le prince de Bourbon ne demeure pas deux jours à Paris.
 Puis se tournant vers Céranon :
 — Le poids de notre confiance est-il trop lourd ? — ajouta-t-il.
 Il m'élève, — dit Céranon avec fierté, — mais il ne m'écrase pas.
 — Monseigneur, — reprit le président en s'adressant au duc, — je viens d'envoyer au chancelier l'ordre de faire sceller, en faveur de votre secrétaire, le brevet de "conseiller de robe courte." En le présentant aujourd'hui à la princesse Louise, il pourra siéger au conseil.
 — Il m'accompagnera au Louvre, et je le présenterai ! — dit le duc.
 — Monseigneur, — dit Céranon en s'inclinant, — votre bonté pour moi est si grande qu'elle est inépuisable,